

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

“Théoduline”

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 33-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

« Théoduline¹⁾ »

« Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle.
Depuis qu'elle a paru, deux lustres sont passés.
Et dans nos temps pressés deux lustres, je le sais,
Font d'un livre récent une vieille nouvelle ».

Stances à la Malibran (variante).

Parlons-en quand même de cette brave fille, qui, en devenant vieille fille, nous apparaît plus sympathique encore et plus digne de notre admiration.

Vous connaissez l'idylle : elle est toute simple et toute unie. François, le guide, aime Théoduline et il en est

1) *Théoduline*, poème valaisan, par le Chanoine Jules Gross, avec des illustrations du peintre F.-L. Rither ; à Paris, chez Fischbacher. (Collection des Poètes français à l'étranger.)

aimé. Et comme on s'aime en tout bien, tout honneur, on se prépare à se mettre en ménage. Mais une impitoyable pleurésie enlève en peu de jours la mère de Théoduline, qui laisse plusieurs enfants en bas âge.

Théoduline va-t-elle chercher son bonheur sans s'inquiéter de l'intéressante nichée, au risque de voir une marâtre prendre la place de la chère disparue ? Elle hésite un instant, elle prie et consulte. Puis, sans pose, sans phrases, mais non sans douleur et sans déchirement, elle fait aux chers petits le sacrifice héroïque de son amour : Théoduline restera vieille fille, mais les enfants auront une mère.

Et c'est tout, et c'est court, si l'on veut, mais n'est-ce pas bien assez, si dans ce cadre si simple l'auteur a su faire entrer toute la poésie « de notre bien-aimée patrie, avec ses mœurs patriarcales et ses beautés naturelles ? »

« Je vous peindrai d'après nature » avait dit le poète à ses braves et chers Valaisans. Et il a tenu parole. Il a vécu au milieu d'eux, de leur vie, il les a observés, il a partagé et leurs joies et leurs peines, il a pénétré dans leur âme. Aussi, le Valaisan qu'il nous a brossé si vigoureusement, ce n'est pas un type de convention, ce n'est pas le Valaisan d'importation récente, encore mal acclimaté et qui n'a pas la race, c'est moins encore le Valaisan d'exportation qui croit s'être poli parce qu'il s'est usé au frottement de tous les mondes, non, c'est le vrai Valaisan, le Valaisan de la vieille roche, aux mœurs rudes, mais franches, aux croyances naïves et profondes.

M. Gross l'a fort bien remarqué : le Valaisan est avant tout religieux, et c'est mal le comprendre que de le faire poser pour l'incrédule. Le poète a dit de sa patrie : « Sa foi sera solide ainsi que ses granits. » Oui, solide et profonde, et qui pénètre toute la vie.

C'est dans sa foi catholique que Théoduline trouve la

force de faire son généreux sacrifice, c'est sa foi qui la soutient aux heures douloureuses, et lui fait accomplir vaillamment, jusqu'au bout, le devoir qu'elle s'est imposé. Et Dieu merci ! les femmes ne sont pas seules à savoir prier, chez nous ; les hommes ne pensent pas s'amoindrir en pliant les genoux. Et les pâtres sur la montagne, et le laboureur dans la plaine, et les guides près du cercueil de François, tous, ils savent élever leur cœur vers le Père qui est aux cieux : « Ils sont tous à genoux, courbant leurs larges bustes. »

L'esprit fort se rencontre aussi, mais cette espèce indésirable ne compte, dans nos montagnes, que d'assez rares représentants. Bernard, le père de Théoduline qui se vante d'avoir suivi sa route, « sans faire jamais cas des avis d'un curé », Bernard est un être d'exception.

Et puis, il est beaucoup moins incrédule qu'il ne voudrait le faire croire : le jour de la Première Communion de son fils il a peine à cacher ses larmes, il se joint aux enfants pour faire la prière du soir — non sans gronder un peu, c'est vrai, — et enfin, il finit par bien finir, je veux dire très chrétiennement. Ah ! que voilà de pieux incrédules !

Bernard n'est pourtant pas le Valaisan que nous aimons : il est esprit fort et beau parleur par dessus le marché, et c'est trop de deux défauts. Le Valaisan, paysan et surtout montagnard, le Valaisan est plutôt grave, volontiers taciturne. Du contact journalier avec une nature grandiose, mais austère et souvent sauvage, il garde je ne sais quoi de rude et d'un peu farouche et distant qui rend son abord — le premier abord — peu engageant pour l'étranger, à moins pourtant que le Valaisan ne soit maître d'hôtel.

Ce n'est pas à dire que « les graves paysans fumant leur courte pipe » que l'on voit passer dans le poème de M. Gross ne sachent ni rire, ni parler. Passez au village,

après le travail accablant d'un jour d'été ; vous verrez, réunis près « d'un vieux raccard dont le pied boîte » les paysans jeunes et vieux. Ils s'entretiennent de leurs travaux, de leurs projets, de la politique municipale, et racontent, parfois, des histoires un peu franches qui font s'épanouir en un large et bon rire toutes ces figures hâlées par le soleil et la pluie.

On a le cœur content, car les mœurs sont simples. Le Valaisan vit de peu, le Valaisan vit de rien ; il est un primitif et il n'a eu ni le temps ni les moyens de se créer une foule de besoins fâcheux. Obligé de lutter avec une terre très riche, mais qui veut qu'on lui arrache ses trésors ⁽¹⁾, le paysan du Valais sait ce qui lui en coûte pour assurer à sa famille le pain de chaque jour et regarde à deux fois, et à dix fois, avant de faire rouler un argent si chèrement gagné.

Ce n'est qu'aux grandes circonstances qu'on ajoute un extra au frugal menu de chaque jour. La fête patronale, la Fête-Dieu, un jour de baptême, seront de ces occasions solennelles où « l'on boira du vin frais en croquant du gâteau ». Mais c'est surtout quand il reçoit un hôte que le paysan se met en frais ; par sa large et généreuse hospitalité, il rappelle vraiment les temps d'Isaac et d'Abraham. Ce jour-là on tire les vieux crûs de derrière les fagots, Amigne, Malvoisie et Glacier, et ce n'est pas moins d'une demi-pièce de fromage que l'on apporte sur la table de chêne ; « on donne de bon cœur, car c'est pour Dieu qu'on donne » et puis, vous comprenez, il faut faire voir à l'hôte que le cellier est bien garni.

Mon Dieu, oui ! on a son petit grain de vaine gloire,

¹⁾ Il faut peiner, c'est vrai, travailler dur et ferme.
C'est baigné de sueur qu'on mange son pain noir.
Les moissons quelquefois n'arrivent pas à terme.
Mais qu'importe, l'on vit et l'on garde l'espoir !

et même aussi d'ambition : posséder une vigne au soleil ;

Oh ! pas très grand ! assez pour ranger à la ligne

Les quatre ou cinq enfants...

Et l'on dit d'un ton fier et grave, d'un ton digne

Au printemps : « Nous allons fossoyer notre vigne ».

Puis, si on a des écus de réserve, se procurer à tout prix, et fallût-il déboursier vingt-cinq napoléons, la reine de l'alpage, puis se faire nommer conseiller municipal, car ça vous pose un homme, et enfin, faire de son fils un *curial*, qui sera la gloire de la famille.

Ce sont ces mœurs, si attachantes par leur naïveté, que chante M. Gross : et les travaux des laboureurs, et la fatigue de la moisson, et la joie des vendanges, et la musique des fléaux dans les raccards, nos vieilles habitudes, nos antiques traditions, et nos fêtes, et nos légendes, et bien vraiment « toutes nos vieilles mœurs patriarcales ».

Et la nature, le cadre grandiose et sublime dans lequel se déroulent les scènes de cette vie si humble, comme il la comprend et la goûte, comme il l'admire et comme on sent bien qu'il l'aime !

Nos montagnes et leurs glaciers, nos plaines et leurs champs de blé, nos coteaux et leurs vignobles, et nos grands bois et nos rochers, les torrents et les avalanches, — splendide ou désolée, riante ou farouche, c'est toute la terre valaisanne qu'il fait tenir dans des tableaux infiniment variés.

Car le poète s'y est repris à plusieurs fois pour chanter ces beautés sans cesse renouvelées, soit que le soleil dore les cimes, ou que la lune les argente, soit que le printemps sème aux bois les anémones, ou que l'été balance « les chaumes orgueilleux qui jaunissent la plaine » ; il a chanté la saison « où le soleil pâlit, où le grand ciel moutonne » où « avant le repos salutaire, les champs, les prés, les bois ont mis leurs joyaux d'or » ; et le grand

repos de l'hiver, alors que, au village, « la neige a tout ouaté de sa moelleuse hermine ».

Il faudrait citer, citer encore : la meilleure manière de louer un vrai poète est de le laisser parler lui-même.

L'espace me manque : je dois vous renvoyer à « Théoduline ».

Lisez le *Renouveau*, l'*Été*, *Derniers beaux jours*, *La fête patronale*, lisez l'*Eden retrouvé*, *Les adieux de François à la nature alpestre*, lisez ces délicieux « intérieurs », l'*Hiver au village*, *En famille*, *La veillée*, lisez tout.

Vous aurez plaisir à goûter cette pure, et fraîche, et saine poésie, pure comme l'eau des torrents, fraîche comme le souffle des vents sur les glaciers, saine comme l'odeur de la résine et des grands bois. Vous goûterez surtout la parfaite franchise et l'absolue sincérité du poète ; rien de convenu, rien d'artificiel : une âme qui se montre à nous sans détour. Pas de mièvrerie, ni de sentimentalisme maladif. Quoi qu'en disent les Romantiques, neurasthéniques et poitrinaires, M. Gross sait bien que la nature n'est pas malade et qu'elle donne, à qui sait l'entendre, des leçons de force, de vie et de santé.

Vous admirerez l'infinie variété du rythme, vous savourerez ces vers sans prétention, sans affectation ni préciosité, ces vers un peu frustes et dépouillés de tous vains ornements, et vous ferez un mérite à M. Gross d'avoir si bien compris qu'il conviendrait mal de raffiner dans la forme quand on chante les Alpes et leurs rudes habitants.

Est-ce à dire que le poème soit sans défauts ? M. Gross sourirait de l'entendre affirmer. Non ! et pour tout dire en un mot, l'auteur a laissé, dans cette œuvre si sincère, trop de négligences, qu'il pourra, d'ailleurs faire disparaître à peu de frais dans une prochaine édition. M. Gross est un ouvrier en vers qui sait parfaitement son métier, mais qui, parfois, ne prend pas la peine de donner ces

derniers coups de lime pourtant nécessaires à la perfection.

La poésie suppose, je le veux bien, un certain abandon, mais il ne faut pas croire trop facilement que « les nonchalances soient ses plus grands artifices ». Dès que le métier cesse de soutenir l'inspiration, la défaillance est inévitable, et, fût-on Lamartine en personne, on se rend coupable d'impardonnables faiblesses.

Voilà parler franchement, et l'on ne m'accusera pas d'avoir fait de « Théoduline » un panégyrique sans restriction. Mais qu'il faudrait être un critique mesquin pour chercher chicane au poète, et condamner une œuvre d'une si belle venue, pour quelques légères faiblesses de détail ! Telle qu'elle est, cette œuvre mérite de vivre, et c'est à nous à la défendre de l'oubli. C'est notre tort, à nous, Valaisans : nous vantons nos vins et nos fruits, mais les œuvres de nos artistes, trop souvent nous les laissons naître et mourir sans bruit. Chantons nos vins, c'est fort bien, mais ne ferons-nous pas une exception, une seule à la règle exprimée de façon si absolue par Horace, cet alcoolique : « *Nec possunt carmina vivere quæ scribuntur aquæ potoribus*, — les vers des abstinents n'ont pas chance de vivre » ?

Oui, nous la ferons, cette exception, et elle sera en faveur de « Théoduline ».

Cette œuvre si sincère, si saine et si franchement valaisanne, qui chante les splendeurs de nos montagnes, la fécondité de notre sol, les antiques traditions, la foi des vieilles générations qui sera celle des générations futures, il faut qu'elle aille jusque chez nos petits-neveux leur apprendre à aimer la chère patrie.

« D'un amour sans fin grandissant ».

Chanoine Antoine GAY.